

La fine fleur des vélin

À Paris, le Muséum national d'histoire naturelle, qui fête ses 400 ans, expose le long de la grande perspective du Jardin des plantes des parterres inspirés de sa collection de 7 000 peintures naturalistes, dont certaines datent du XVII^e siècle. Un trésor, à la croisée de l'art et de la science.

PAR CLÉMENCE LEVASSEUR.

Un code secret pour désactiver l'alarme. Une caméra filmant les lieux 24 heures sur 24. Les usagers de la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), située rue Geoffroy-Saint-Hilaire, à Paris (5^e), qui rassemble de nombreux ouvrages sur la botanique, la zoologie, l'écologie ou la préhistoire, ignorent tout de ce qui se trame à l'étage supérieur. Une réserve ultra-sécurisée abrite les œuvres les plus précieuses des collections de cette grande institution scientifique française.

Alice Lemaire, directrice des bibliothèques et de la documentation de l'institution, est l'une des rares personnes privilégiées à pouvoir y accéder. « Ici sont conservés, dans des conditions optimales, c'est-à-dire une température stable de 18 °C et un taux d'humidité de 50 %, des éditions originales, des reliures en parchemin, et des dessins d'histoire naturelle très anciens », explique-t-elle, en montrant les deux étages de rayonnages de la pièce au parquet clair et aux hautes fenêtres équipées de stores. Mais le joyau du MNHN se trouve dans plus d'une centaine de lourds portefeuilles en cuir rouge, rangés à l'horizontale sur des étagères vitrées : sa collection de 7 000 vélin. Ces gouaches et aquarelles peintes sur des parchemins de

veau sont des reproductions réalisées de plantes, de fleurs et d'animaux servant aux études et à la recherche. Chacune de ces œuvres naturalistes, réalisées avec une rigueur scientifique et un grand sens de l'observation, met en scène une espèce. Certaines planches sont bluffantes de réalisme, représentant parfaitement les textures, comme la douceur des pétales d'une tulipe, ou la transparence d'une aile de papillon. Le sujet peint semble sortir de la page, comme s'il était en trois dimensions. Ces œuvres, à la croisée de l'art et de la science, ont été réalisées entre 1630 et les années 2000.

Des parchemins fabriqués avec de la peau de veau

Tout commence à l'époque où Louis XIII (1601-1643) règne sur la France et la Navarre. Son frère, Gaston d'Orléans (1608-1660), se trouve en exil à Blois après avoir été impliqué dans plusieurs complots contre le roi. Collectionneur d'art et féru de sciences, ce passionné de botanique missionne deux savants, Abel Brunyer et Robert Morison, pour qu'ils lui créent un jardin extraordinaire de plantes rares. En 1653, son parc en recense plus de 1 500. Afin de conserver des images de ces végétaux exceptionnels à la vie forcément éphémère, mais aussi des oiseaux de sa volière, le prince en commande des représentations à un

célèbre peintre naturaliste de l'époque, Nicolas Robert (1614-1685). Ce dernier les réalise à la gouache, sur des vélin, ces parchemins fabriqués avec de la peau de veau mort-né et réputés pour leur aspect lisse et fin.

« À la mort, sans héritier, de Gaston d'Orléans en 1660, l'ensemble de ces œuvres peintes est légué au roi Louis XIV (1638-1715), son neveu, raconte Alice Lemaire. Le contrôleur général des finances, Colbert, voit dans cette collection de vélin l'occasion de célébrer la puissance du roi et la grandeur de son royaume. Il décide d'embaucher des artistes pour la poursuivre. » Dans le même temps, les espèces rares de Blois sont replantées, bientôt rejointes par d'autres, dans le jardin du roi, – futur Jardin des plantes, à Paris –, fondé en 1626 et qui compte alors plus de 4 000 végétaux d'exception. Ils servent de modèles à Nicolas Robert et ses héritiers.

Certains peintres se font remarquer, comme Pierre-Joseph Redouté (1759-1840), surnommé le « Raphaël des fleurs » pour la légèreté de son style et la transparence de ses aquarelles. Ils forment chacun leurs successeurs et fixent une direction artistique qui ne changera pas :

Chaque planche représente des espèces florales ou animales, comme ces anémones et tulipes de Nicolas Robert (1614-1685).



PHOTOS © MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE / COLLECTION DES VÉLINS / NICOLAS ROBERT



La collection des vélins du Muséum vise à « englober au maximum la diversité de la faune et de la flore ». Les peintures, comme ces cyprins dorés de Henri-Joseph Redouté (1766-1852), ou cette chouette effraie de Nicolas Robert (1614-1685), participent à la diffusion de la science après la Révolution.

chaque planche, d'un format de 46 centimètres sur 33, souvent encadrée d'un liseré doré, représente une seule espèce, d'après observation d'un modèle vivant.

Tous ces artistes travaillent avec une précision extrême, maniant parfois un pinceau doté d'un seul poil pour réaliser les détails les plus fins. Les savants académiciens et les professeurs du jardin royal les invitent à représenter de nouvelles catégories, notamment les espèces exotiques, dont Louis XV (1710-1774) est friand : bananiers, aloès... « La collection des vélins a déjà une visée taxinomique, c'est-à-dire de classification du vivant : quand une nouvelle espèce est découverte, elle vient enrichir la collection vouée à englober au maximum la diversité de la faune et de la flore, indique Alice Lemaire. Ces représentations, avec couleurs et détails, forment une encyclopédie par l'image, indispensable à l'histoire naturelle, car elles permettent de nommer le vivant, le reconnaître, le décrire, le comparer. »

Après la Révolution, les vélins, stockés jusque-là à Versailles, sont confiés au Muséum d'histoire naturelle – l'institution, réunissant le jardin royal des plantes et le cabinet d'histoire naturelle, est baptisée ainsi en 1793. La ménagerie, ouverte l'année suivante, devient un nouveau terrain de jeux pour les artistes, qui se mettent à dessiner également crustacés, poissons, insectes... Leurs planches deviennent des outils pour les chercheurs, les professeurs et participent à la diffusion de la science à tous les citoyens, conformément à la mission donnée au muséum par les révolutionnaires. Référence iconographique, cette collection est reproduite dans toute l'Europe, en gravures et livres imprimés.

Trois nouvelles peintures commandées cette année

Au XIX^e siècle, les grandes explorations naturalistes permettent la découverte de nombreuses nouvelles espèces : c'est l'âge d'or des vélins. Jusqu'à ce que, à la fin de ce siècle, ils soient progressivement remplacés

par la photographie, alors en plein essor. Dans les années 1950 et 1960, puis dans les années 1990 et 2000, quelques nouvelles œuvres sont commandées afin de perpétuer le savoir-faire. Certaines planches, uniquement consultables en version numérique, sont toujours utilisées par les étudiants et les chercheurs, qui travaillent, par exemple, sur des espèces disparues.

Cette année, à l'occasion de ses 400 ans, le jardin du roi devenu le Muséum national d'histoire naturelle a décidé de relancer la collection en commandant trois nouvelles peintures. « Il s'agit d'une nouvelle plante découverte à Mayotte, d'un troupeau de dinosaures "en mouvement", tel que l'on peut l'imaginer à partir d'ossements récemment sortis de terre en Charente, et d'un foraminifère, un micro-organisme marin, annonce avec enthousiasme Alice Lemaire. Elles seront à découvrir lors de l'exposition "Artistes au Muséum", montrant les liens forts entre art et science, qui se tiendra à partir du 23 septembre



Nicolas Robert, célèbre peintre naturaliste du XVII^e siècle, a réalisé de nombreuses œuvres à la demande de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, afin d'immortaliser les espèces rares des végétaux de son jardin de Blois (Loir-et-Cher), à l'instar de cette tulipe (à g.) et de cette couronne impériale.

à la Grande Galerie de l'évolution de Paris. » Une occasion unique d'admirer aussi une vingtaine de vélins originaux. Ces parchemins, si fragiles qu'ils ne sortent que très rarement de leur réserve, seront changés tous les mois.

Des reconstitutions florales à partir des vélins

Toujours pour l'anniversaire du Muséum, les vélins, trop peu connus du grand public, sont mis à l'honneur grâce à des plantations spécialement pensées pour l'occasion, sur la grande perspective du Jardin des plantes, ce parterre courant sur 500 mètres, du bâtiment abritant la Grande Galerie de l'évolution jusqu'à l'entrée côté gare d'Austerlitz. Conservateurs, bibliothécaires et jardiniers ont travaillé main dans la main pour imaginer une floraison d'après les toutes premières planches. « Entre mi-octobre et mi-novembre, parfois sous une pluie battante, 25 000 plantes bisannuelles et 23 000 bulbeuses ont été plantées par nos équipes afin de réaliser

ce tableau vivant. L'idée est de donner à voir les émotions des artistes de l'époque », explique avec fierté Isabelle Glais, directrice des jardins.

Côté Seine, le carré Mirbel est orné de 120 tulipes offrant une symphonie de rose, pourpre, jaune, gris et blanc, en hommage à une planche de Pierre-Joseph Redouté. À côté, le carré Thouin célèbre une étonnante tulipe perroquet « monstre » rouge, dessinée par Adam Ludwig Wirsing (1734-1797), vélin coup de cœur des jardiniers. Quant aux différentes variétés rares de tulipes et d'anémones, dans des tons de blanc, violet,

rose et rouge, elles ont été plantées d'après deux œuvres de Nicolas Robert. Ces parterres, de toute beauté, sont à admirer face à la Grande Galerie de l'évolution. Les touristes et passants ne manquent pas de s'arrêter pour en profiter un instant et les photographier. Nombre d'entre eux lisent les panneaux explicatifs sur lesquels les vélins qui ont inspiré ces créations sont également reproduits. Faire connaître les richesses du vivant, mission qui a germé dans la tête de Gaston d'Orléans il y a quatre siècles, est toujours d'actualité. ■

L'appel à l'aide du Muséum d'histoire naturelle

L'institution alerte sur l'« état catastrophique » de ses nombreux bâtiments, construits sur des fondations fragiles, à Paris. Selon Gilles Bloch, le président du Muséum d'histoire naturelle, « 74 % du bâti est dégradé ». Les galeries, aux murs fissurés, aux toits en lambeaux et aux façades branlantes, ferment au public les unes après les autres. Les collections naturelles, troisièmes plus importantes au monde avec 68 millions de spécimens, souffrent aussi de l'humidité et de la chaleur. Un milliard d'euros serait nécessaire pour la rénovation de l'ensemble et la mise aux normes énergétiques, dont 500 millions d'euros en urgence. Bien que financé en partie par l'État, le Muséum fait donc désormais appel au mécénat et aux collectivités territoriales. Gwénaëlle Loac